
François Guizot, *Lettres à sa fille Henriette (1836-1874)*. Édition introduite et annotée par Laurent Theis, avec un essai biographique sur Henriette de Witt-Guizot par Catherine Coste, Librairie Académique Perrin, 2002, 1055 p.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

« François Guizot, *Lettres à sa fille Henriette (1836-1874)*. Édition introduite et annotée par Laurent Theis, avec un essai biographique sur Henriette de Witt-Guizot par Catherine Coste, Librairie Académique Perrin, 2002, 1055 p. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 26-27 | 2003, mis en ligne le 23 juin 2005. URL : <http://rh19.revues.org/index757.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848
<http://rh19.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :
<http://rh19.revues.org/index757.html>

Document généré automatiquement le 23 janvier 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

François Guizot, *Lettres à sa fille Henriette (1836-1874)*. Édition introduite et annotée par Laurent Theis, avec un essai biographique sur Henriette de Witt-Guizot par Catherine Coste, Librairie Académique Perrin, 2002, 1055 p.

Pagination de l'édition papier : p. 352-356

- 1 Ce beau volume de correspondance privée témoigne, comme le souligne Laurent Theis, de la place de la famille dans la philosophie guizotiste, mais aussi de la place de l'enfant : sur ce point, l'ancien collégien genevois (1799-1805) s'inscrit dans une certaine continuité avec Rousseau. Si l'édition de cette correspondance n'est pas à proprement parler « scientifique », de l'aveu même de Laurent Theis qui, non sans raison, postule que « vient en effet un moment où le temps de la recherche s'avère disproportionné d'avec le profit escompté », elle est pourtant d'une grande générosité dans la note de bas de page et, de plus, propose des lettres intégrales. Dès son enfance, Henriette est érigée par Guizot comme sa confidente, ainsi que le rappelle Catherine Coste, elle-même arrière-arrière-petite-fille de l'homme d'État. Elle est l'aînée de la famille et devient en quelque sorte le substitut d'une mère morte à 29 ans. La présence de la mort est là en permanence, Guizot deux fois veuf ayant en outre la douleur de perdre son fils François, puis, quelques mois avant sa propre mort, sa fille Pauline. Très tôt, Henriette devient son relais, une sorte d'appui pour gérer sa maison et gouverner sa famille. Celle-ci tient les comptes à douze ans. Quant à son unique fils survivant, Guillaume, après avoir donné des promesses non tenues, il inquiète son père par sa vie dissipée et dépensière, notamment à cause de sa passion du jeu : un fils qui ira même, étant aux abois, jusqu'à emprunter 60 000 francs à Napoléon III en personne !
- 2 « Je t'attends » : tels sont les derniers mots écrits à Henriette, sa fille, par un vieil homme de 87 ans, qui vient de perdre son autre fille, Pauline. Ces lettres de Guizot à sa fille expriment avant tout un amour paternel et une sensibilité qui ne sont pas exceptionnels au XIX^e siècle, mais dont l'aveu et la force ne manquent pourtant pas de surprendre. À quarante ans, la petite fille que n'est plus Henriette écrit à son père : « Je vous embrasse comme je vous aime, pas tout à fait, je vous étoufferais ». L'expression du sentiment entre parents en enfants, mais aussi entre frères et sœurs, relève certes d'une démonstration normative, avec son vocabulaire trop récurrent pour être original : pourtant, chez Guizot, l'effet de contraste joue, lorsqu'on compare ce discours affectueux à l'image d'austérité, de rudesse, d'inflexibilité que les contemporains lui ont attribuée et que la postérité a conservée. Ces lettres participent également de ce qu'on pourrait appeler une éducation épistolaire : elles conseillent, critiquent, encouragent. Elles introduisent aussi l'espace public dans le récit et dès 1839 François Guizot entretient Henriette, âgée d'à peine dix ans, d'une manifestation en faveur de l'abolition de la peine de mort. Il évoque également les « coquins » qui (en 1841) « avaient eu un moment beaucoup d'espoir de devenir les maîtres ». Si Louis-Philippe est souvent cité, il y est rarement l'objet de commentaires ou de jugements, positifs comme négatifs. Début novembre 1851, Guizot relève comme Hugo dans *Choses vues* les allusions à un possible coup d'État auquel il ne croit pas, pourtant, pariant sur une « transaction quelconque » ; mais à la fin du mois, il est moins optimiste et critique vertement les incohérences de l'Assemblée. Lorsque le coup d'État se produit, il ne se réjouit pas ouvertement, mais évoque toutefois le « châtement » de la Révolution de Février et semble au fond rassuré devant la tranquillité du pays et se félicite d'une « forte répression de la démagogie » et des « essais de Jacquerie socialiste », tout en doutant qu'elle soit aussi efficace que promis. Guizot résume ainsi sa position face au gouvernement issu du coup d'État : « Je suis et je veux rester complètement étranger

et nullement hostile au pouvoir actuel ». Mais très vite, surtout après le décret confisquant les biens des Orléans, Guizot prend ses distances et devient critique envers un président qui « conspire toujours et ne gouverne pas ».

3 Rares sont les contemporains, politiques, écrivains ou historiens qui échappent à la sévérité du jugement de Guizot : Schlegel, Sismondi, Macaulay, Fortoul sont tous sujets d'une critique pour le moins balancée, plus énoncée que justifiée, du reste. Guizot manie le jugement parfois sévère, non par méchanceté, mais davantage par goût de la franchise, ce que permet une correspondance privée : du reste, la jeune Henriette, outre la fréquente leçon de morale que contiennent les lettres de son père, se voit parfois soumise à une lecture critique de ses comportements et de son caractère. Le père apparaît, au-delà de l'affection paternelle qu'il ne rechigne pas à exprimer, comme une sorte de directeur de conscience. Il supplée aussi l'absence d'une mère pour ses enfants, lui qui, à distance (depuis Londres, sous la Monarchie de Juillet), veille à leur développement intellectuel et physique, à leur éducation morale et religieuse. Il suggère des lectures, des exercices – dont la natation. Il recommande à Henriette, alors âgée de 17 ans, de soigner et de nettoyer sa chevelure plus qu'elle ne le fait, car pour une femme, explique-t-il, c'est une sorte d'image de marque. Ainsi faisant se dessine en creux le portrait philosophique de Guizot, somme toute assez classique, représentatif de la bourgeoisie protestante libérale. L'inégalité est d'origine divine, donc à respecter absolument. Dans une lettre du 10 juillet 1847, Guizot fait une sorte de bilan de sa vie – il a alors soixante ans – et se livre à une apologie en règle de la famille. En 1849, dans son exil anglais consécutif à la Révolution de 1848, le politique et l'historien se rejoignent : « 20 mars ! C'était un terrible jour il y a 35 ans. Le roi Louis XVIII avait fui Paris dans la nuit. Napoléon y entra le soir, en sa cachant, quoique le maître. Trois trônes sont tombés à Paris depuis ce jour-là. Trois rois ont fui de nouveau. Et qui sait ? J'ai cru un moment que je voyais clair dans un assez long avenir. Je me trompais. Je me résigne à ne plus prévoir. Je ne m'en sens pas plus embarrassé pour me conduire ».

4 Au lendemain de 1848, la correspondance se fait moins politique, aborde davantage des éléments de la vie relationnelle ou privée de Guizot et de son réseau de connaissances et d'amis, sans parler d'une famille qui s'élargit régulièrement. Ce volume apparaît comme une sorte de chronique du Second Empire, période au cours de laquelle sont rédigées près des trois-quarts de ces lettres, ou une sorte de Bottin mondain de la haute société parisienne. Au détour de cette correspondance, on y voit les proches (Madame de Lieven, le duc de Broglie, Duchâtel, les Chabaud-Latour, les familles de la notabilité protestante parisienne), mais aussi tout ce que la capitale compte de talents – plus ou moins reconnus par Guizot – souvent de sensibilité libérale : point de Michelet, par exemple, mais Cousin, Falloux, Rémusat, Tocqueville, Montalembert, Mignet, Vitet, Villemain, Salvandy, etc. Et des rencontres de circonstances : Ranke, Berlioz, Tourgueniev, Dickens et tous les Anglais de passage – ainsi le cardinal Manning. Le patriarche du Val-Richer mène une vraie vie mondaine à Paris : il s'en plaint régulièrement, tout en y succombant régulièrement. Les dîners succèdent aux réceptions, toutes ou presque acceptées, y compris dans les dernières années de sa vie. Guizot, tombé du pouvoir brutalement en 1848 – comme Emile Ollivier, l'un des rares politiques qu'il admire sans réserve, en 1870 – cultive ses réseaux. Ceux-ci sont de trois ordres : monarchiste, et il renoue contact avec tous les notables de l'orléanisme, y compris ceux avec lesquels il était brouillé ou qui l'avaient combattu, comme Thiers ou Molé ; académique, avec en particulier les Académies française et des Sciences morales et politiques où il jouit d'une réelle influence, qu'il ne se prive pas d'exercer ; protestant, où, là encore, il occupe une place de premier plan, étant l'un des *leaders* du courant évangélique qui bataille sa vie durant contre le courant libéral.

5 Mais les aspects matériels ne sont pas absents des échanges épistolaires avec sa fille : moins que Michelet, Guizot compte lui aussi ses dépenses et encourage sa fille à l'économie. Lui comme elles vivent en partie de leur plume, c'est-à-dire de revenus aléatoires. Guizot s'intéresse aux placements les plus rentables (chemins de fer, fonds russes, mines d'Anzin). Il est au fond le véritable maître du Val-Richer, même si officiellement son gendre Conrad est chargé de s'en occuper. Il veille à tout : bétail, basse-cour, plantations – un des noms qui apparaît le plus souvent dans ses lettres est celui de Vilmorin. Il renfloue en permanence

une exploitation que l'on devine peu rentable. Mais cette terre est sienne. Ce que sa plume lui rapporte et ce qu'elle rapporte à sa fille, grande traductrice et écrivaine d'ouvrages de vulgarisation, publiés chez Lévy ou chez Hachette, permettent de faire vivre un clan : le fils, tout d'abord, qui dépense au jeu et qui finira toutefois par être nommé au Collège de France en 1873 ; deux gendres ensuite, dont le second, Cornélis, époux de Pauline, finit par entrer dans le monde des affaires, grâce aux relations cultivées par Guizot avec les Rothschild, et dans le monde de la politique – il est élu député du Calvados en 1871 ; et les petits-enfants, auprès desquels il s'investit beaucoup. Le style de cette correspondance révèle le caractère de Guizot : tout est soumis à un jugement balancé, pas de compliment sans critique, le mal n'est jamais loin du bien. Dans des lettres construites par rubrique (le temps et la santé ; la vie mondaine ; les réseaux ; la politique ; la famille ; les problèmes matériels ; les publications), Guizot se laisse rarement aller à exprimer des sentiments très personnels, y compris en matière politique : on y décèle certes ses sympathies comme ses antipathies, mais exprimées non sans réserves. Comme si Guizot demeurait en quelque sorte au-dessus de la mêlée, face à la comédie du pouvoir. Cet émigré de l'intérieur placé à la tête d'une pyramide familiale et d'un réseau intellectuel (sur ce point, la comparaison avec Michelet ou Hugo se révèle passionnante) émet parfois des sentences (« Il y a deux épreuves difficiles que la démocratie ne supporte guère, les temps difficiles et la durée », 1858), donne des jalons de sa production (« j'ai mis en train mon travail de *Mémoires* », 27 mai 1857), laisse voir ses désaccords (la *Vie de Jésus* de Renan, l'expédition du Mexique). Mais on peine parfois à comprendre la hiérarchie de ses préoccupations, en dehors de sa fille Henriette. L'homme, du reste, n'est pas rigide : il rencontre à plusieurs reprises Napoléon III (ses fonctions au sein de l'Église réformée lui en font une obligation), sans abdiquer ses choix politiques (il assiste aux funérailles de la reine Marie-Amélie en 1866), et est capable de voter pour Littré, savant émérite dont il repousse pourtant la philosophie, à l'Académie française.

- 6 Guizot reste d'une activité intellectuelle débordante jusqu'au bout, ce que lui permet une robuste santé. La Commune de Paris lui inspire un commentaire qui montre que, quarante ans après l'insurrection des canuts lyonnais, l'homme reste inflexible face à la révolte populaire : « Fera-t-on justice après ? Une justice éclatante, quoique très peu nombreuse et très courte ? Là est la nécessité et mon inquiétude ». On sait ce qu'il en fut de la politique répressive de son ex-rival Thiers... Mais ne faisons pas dire plus à ces quelques mots : Guizot y exprime des sentiments bien plus mesurés que nombre des contemporains de l'événement. Du reste, les trous que comportent cette correspondance empêchent de comprendre comment Guizot a vécu « l'année terrible ». Mais, dans leur globalité, ces quelque 960 lettres, auxquelles l'éditeur a joint un choix de quelques lettres d'Henriette, constituent une véritable mine pour l'historien. Elles révèlent un Guizot dans son intimité, dans ses doutes parfois, dans ses colères rarement. Écriture policée, évitant autant que faire se peut l'emphase, exercice pourtant indispensable à ce couple père-fille qui ne supporte pas de longues séparations. S'écrire pour maintenir le lien, pour entretenir une complicité affective et intellectuelle impressionnante. Une correspondance amoureuse en quelque sorte, comme le romantisme a su en inventer parfois, au XIX^e siècle, dans la fiction : sauf que l'on est ici dans le réel.

Pour citer cet article

Référence électronique

« François Guizot, *Lettres à sa fille Henriette (1836-1874)*. Édition introduite et annotée par Laurent Theis, avec un essai biographique sur Henriette de Witt-Guizot par Catherine Coste, Librairie Académique Perrin, 2002, 1055 p. », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 26-27 | 2003, mis en ligne le 23 juin 2005. URL : <http://rh19.revues.org/index757.html>

Droits d'auteur

Tous droits réservés

Licence portant sur le document : Tous droits réservés